

Yeux fertiles

Numéro 63, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13896ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1995). Compte rendu de [Yeux fertiles]. *Moebius*, (63), 129–144.

Chante toujours, tu m'intéresses !

Le titre de cet article s'inspire d'un titre devenu célèbre de Jacques Bertin, livre dans lequel il lâchait sa gourme contre le showbiz français qu'il connaissait, on le sait, de l'intérieur. Il y a de quoi avoir des boutons, en effet, à en juger par la mainmise totale que les industries mass médiatiques exercent sur le « milieu » de la chanson depuis quelques décennies. Moins imbriquée que la sienne dans l'exercice de ce métier, notre position (de discours) face à la chanson est moins dictée par la réalité mouvante et compétitive dans laquelle elle évolue. Nous aurions même tendance à prendre son titre dans un sens plutôt positif, laissant entendre que plus on (nous) parle de la chanson (de façon intelligente), plus nous jubilons devant sa vitalité et la passion qu'elle ne rate jamais de soulever.

Les émissions que Monique Giroux et Élisabeth Gagnon consacrent à la chanson francophone à la SRC ne gagnent-elles pas à être nourries d'un commentaire de mieux en mieux documenté ! Nous nous en réjouissons et leur souhaitons des livres à la mesure de la passion avec laquelle elles servent cette pratique culturelle, à tort trop souvent dénigrée.

Avant la période des Fêtes de Noël dernier — les affaires obligent —, on a vu apparaître une panoplie d'anthologies, de biographies et d'études portant sur la chanson. Nous aimerions nous attarder à quelques-unes d'entre elles.

Les anthologies de la chanson d'abord, et parmi elles, à tout seigneur tout honneur, signalons l'*Anthologie de la chanson française traditionnelle*, des trouvères aux grands auteurs du XIX^e siècle ; un coffret de 14 CD produit pour EPM (321 chansons chantées par des interprètes aussi connues que Chantale Grimm, Marc Robine ou Anne Sylvestre) et un fort beau volume relié de 928 pages édité chez Albin Michel, préparé par Marc Robine, reproduisant les textes et les partitions musicales. Un must ! pour tous ceux qui s'intéressent à la chanson d'avant l'enregistrement sonore, à cette période qui couvre pas moins de dix siècles. Avec le recul, la mémoire chansonnière, a retenu pêle-mêle un véritable trésor de mélodies et de poèmes lyriques savants, chansons folkloriques populaires, chants religieux, hymnes militaires, pamphlets révolutionnaires, etc. Les responsables de l'ouvrage orientent à merveille l'écoute et la lecture de

ce qu'ils ont «choisi». Une belle leçon d'histoire, de pédagogie et de fierté nationale, et il est heureux que des éditeurs se soient associés pour nous offrir un tel ensemble poético-musical, depuis la «Complainte du Roi Renaud» jusqu'à l'«Internationale» en passant par toute une gamme de mazarinades pas piquées des vers.

Autre anthologie remarquable : *La chanson française à travers ses succès*, une édition luxueuse préparée par Pierre Saka, abondamment illustrée et très agréablement documentée (Larousse, 384 p.). Le travail éditorial est en effet extraordinaire et, ne voulant pas trop appuyer sur le commentaire historique ou critique, il est évident que l'ouvrage voulait toucher le plus large public possible. Souhaitons qu'il ait réussi son pari parce que le résultat est étonnant. Le livre couvre une période qui s'étend du XVI^e siècle («L'amour de moy» popularisée par Jacques Douai) jusqu'à aujourd'hui («Caroline» de MC Solaar), couvrant donc la période de notre anthologie précédente — mais en coup de vent — mais aussi, bien sûr, notre XX^e siècle, sonore par excellence, depuis l'invention de l'enregistrement sur cylindre jusqu'au laser et au clip de la dernière décennie.

L'ouvrage était déjà paru en édition populaire, dans la collection Références de Larousse. On y retrouvait plus de renseignements historiques et davantage d'anecdotes significatives, notamment à propos de la collection de «succès» qui avait guidé Pierre Saka dans son travail de sélection et de mise en valeur. Dans la dernière édition, nous n'en apprendrons certainement pas plus sur la chanson française des quatre derniers siècles, mais l'environnement iconographique est si riche et si séduisant qu'il a failli me cacher le texte d'«Hélène», le hit de Roch Voisine, qui côtoie «Étienne» de Guesch Patti, deux échos contemporains parmi d'autres aux «Valentine», «Marinella» et autres prénoms inextricablement entremêlés aux mélodies et aux images que charrient la radio, le cinéma et la télé depuis le début de notre siècle turbulent... à bien des points de vue.

Plus près de nous, et avec une ambition moins démesurée, accueillons sans réserve l'anthologie de *La chanson québécoise, de La Bolduc à aujourd'hui*, réalisée par Roger Chamberland et André Gaulin (Nuit blanche éditeur, 595 p.), un ouvrage de facture populaire (à peine 16 \$ en librairie), regroupant 181 textes des chansons qui ont le plus marqué notre répertoire, et fournissant en annexe les biographies des auteurs choisis.

Les chansons sont présentées selon un ordre chronologique, c'est-à-dire qu'elles sont regroupées dans des périodes balisées par les événements importants ayant marqué la scène musicale

québécoise. Il eût été préférable cependant que chaque chanson soit datée, entre autres pour la première période, qui couvre près de trente années. Reprenant le modèle du *Guide de la chanson québécoise* publié chez Triptyque, Chamberland et Gaulin offrent également un portrait de chacune des époques étudiées.

Nulle anthologie ne peut faire l'unanimité et celle-ci n'échappe pas à la règle. Nous n'avons toutefois pas relevé d'oubli important, si ce n'est l'absence de Dan Bigras (enfin, de ses paroliers), de Marie-Claire Séguin solo, ou d'Hélène Pedneault. Toutes et tous s'y retrouvent, ou presque, dans un choix de textes assez représentatif de leur œuvre. Ce qui nous vaut un joli florilège de chansons que l'on prend plaisir à fredonner.

Il nous faut toutefois mettre un bémol : la section « Notices biographiques » s'avère nettement plus faible que les autres parties du livre. Quand ils ne diffusent pas des informations erronées (par exemple, on donne *Le mauvais numéro* comme titre du deuxième album de Diane Tell alors qu'il s'agit d'*Entre nous*), les auteurs s'attardent à des détails qui nous apparaissent peu pertinents, ou alors y vont de phrases aussi informatives que : « En 1990, elle [Marie-Claire Séguin] présente un nouveau disque, *Une femme, une planète*, dont elle interprète les chansons en spectacle ». Vraiment ?

Mais ne soyons pas trop sévère, puisqu'on achètera et appréciera ce livre d'abord et avant tout pour les paroles des chansons. Et à cet égard, *La chanson québécoise, de La Bolduc à aujourd'hui* remplit très bien ses promesses.

D'autres anthologies sont plus modestes, notamment celles qui regroupent les textes d'un même auteur-compositeur-interprète. Nous disons modestes, faute d'un autre terme pour les qualifier, surtout si nous les comparons aux anthologies qui couvrent une vaste période historique. Après Sylvain Lelièvre et Claude Dubois, c'est au tour de Plume Latraverse de se retrouver dans la jolie collection de Vlb éditeur. Comme pour prouver qu'il mérite vraiment le prix Jacques-Blanchet qui vient de lui être décerné, Plume rassemble en effet 200 textes dans *Chants lybres (chansons)*, depuis l'album *Le jour passé* jusqu'à *Chansons nouvelles*; le chansonnier est bien connu pour sa verve et sa verdeur, l'acuité de ses observations sociales, à telle enseigne qu'on l'a déjà rapproché de La Bolduc, cette chroniqueuse inégalée des années 30 en chanson; elle non plus n'était pas « politically correct », et même si Plume cherche à afficher une image de chansonnier-poète plutôt que de « bum » de taverne qui plaisait tant aux jeunes d'il y a une quinzaine d'années, il n'en demeure

pas moins que c'est ce côté voyou et provocateur que son personnage affichera encore bien longtemps dans notre mémoire sociale. Bien plus, l'ouvrage qu'il vient de publier ne fait rien pour corriger cet état de choses : aucune note biographique, bibliographique ou discographique ne vient nourrir ou complexifier l'image que nous avons du personnage ; aucune lecture ou écoute critique ne vient guider la nôtre à travers les 200 textes retenus, et il semble bien que leur auteur (et l'éditeur) souhaitent que ces derniers se suffisent à eux-mêmes — comme on pouvait le faire encore avec ceux de Gaston Couté en son temps — ; la gageure était bien grande, et en dépit de l'intérêt que je porte à écouter les disques de Plume, cette gageure ne tient pas ses promesses.

Et puisque nous évoquions au passage le souvenir de La Bolduc, nous nous en voudrions de ne pas saluer la parution, en 1993, du livre que Georges Arsenault consacrait à celle que l'on surnommait La Bolduc de l'Île-du-Prince-Édouard, Léah Maddix, chanteuse et conteuse acadienne hors du commun : *Par un dimanche au soir* (Éditions d'Acadie, 188 p.). L'espace nous manque pour nous y attarder, mais signalons combien le folkloriste et historien Arsenault a réussi, en réunissant ici les chansons et les contes de Léah Maddix, à évoquer avec simplicité et conviction la vitalité d'une culture communautaire tricotée serrée.

N'oublions pas l'anthologie des chansons de Charles Aznavour (Éditions no 1), un fort beau volume sur lequel nous reviendrons à une prochaine occasion, ne serait-ce que parce que nous sommes encore sous l'effet de l'étonnement et de la fascination, et que nous cherchons encore à nous les expliquer.

Sans quitter le domaine des recueils de textes, rappelons que l'automne 1994 a aussi été celui de Félix Leclerc. L'éditeur Henri Rivard a en effet mis en circulation, en quatre tomes très luxueux comportant quelque 2000 pages, *Les œuvres de Félix Leclerc*, quatre volumes généreusement illustrés de 51 tableaux de peintres québécois (Clémence DesRochers, Normand Hudon, Frère Jérôme, Tex Lecor, etc.) et chaleureusement appuyés par 33 hommages de personnalités provenant de différents milieux (Claude Béland, François Dompierre, Jean-Paul Filion, Sylvain Lelièvre, Luc Plamondon, etc.). Ces quatre volumes ne regroupent pas ses chansons — et c'est pourquoi nous ne nous attarderons pas à cette publication — mais bien les textes en prose de fiction et de réflexion que Félix avait choisis, revus et corrigés lui-même quelques années avant de mourir en 1988. Tandis que *Moi, mes souliers* et *Pieds nus dans l'aube* demeurent des écrits autobio-

graphiques encore très agréables à lire et à relire, nous ne sommes pas certain que *Le fou de l'île* ou encore *Le calepin d'un flaneur* soient des textes encore « lisibles » pour les générations montantes, et encore moins *Le petit livre bleu*. Les chansons de Félix ne vieillissent pas. Mais ses récits, contes, fables et réflexions !...

En revanche, l'hommage rendu prend de telles proportions — quatre livres d'art, avec reliure pleine toile rehaussée de médaillons collés à la main, avec dorures et incrustations de couverture, signets en tissu, papier de haute qualité, présentoir-cadeau —, l'hommage est si grand qu'il devient incontournable. Mais son effet sera peut-être de courte durée, le luxe ne suffisant pas à maintenir à flot des textes relativement mineurs. Le personnage Félix n'a sans doute pas besoin pour se maintenir dans la mémoire sociale de tout cet appareil.

La preuve en est qu'il suffit d'une biographie intimiste — cherchez l'homme derrière l'œuvre ! — pour que les médias ébruient la chose et que les lecteurs alertent leur libraire préféré. Chez Québec/Amérique, Marcel Brouillard nous propose en effet, modestement, son *Félix Leclerc, l'homme derrière la légende* (collection Littérature d'Amérique, 361 p.). Ici aussi, on veut faire de Félix un écrivain ; plus précisément encore, on veut rejoindre la personne qu'était Félix, comme si le personnage ne suffisait pas, comme si le personnage avait moins d'intérêt. Bien sûr, c'est une erreur, et Marcel Brouillard enfonce malheureusement le clou, et il ne réussit même pas à nous faire oublier le livre que Jacques Bertin consacrait au *Roi heureux*, de son vivant. À moins d'être à l'affût des petites anecdotes de la petite vie d'un mortel. Ce qui n'est pas notre cas. Je préfère les profils de carrière bien documentés aux petites histoires de vie, même si Félix était séduisant. La carrière professionnelle du « chanteur » — l'homme de théâtre est sympathique mais mineur, avouons-le, et l'écrivain !... — ne commence qu'au tiers du livre de Marcel Brouillard, qui ne fait naître la chanson québécoise qu'au chapitre 16. Il nous fait donc parcourir un chemin bien lent. Nous apprenons donc peu de choses nouvelles sur Félix, mais le livre est bien beau et bien documenté, se refermant sur une chronologie, une bibliographie, une discographie, et un index des noms cités.

L'intérêt principal de ce livre semble résider dans l'iconographie. Elle comporte en effet plus de cent photos, le plus souvent inédites, et l'ensemble est remarquable. Retenons par exemple deux photos de groupe (joyeuses et... urbaines) : celle où l'on voit Félix parmi les jeunes membres des Bozos (p. 59), et celle où on le retrouve dans le cadre de l'émission *Baptiste et*

Mariane de Radio-Canada, animée par Guy Maufette, avec Monique Leyrac, Jean-Pierre Ferland, Gilles Vigneault et Paul de Margerie.

C'est le lot des longues carrières ; elles réussissent à marquer et à émouvoir plusieurs générations ; le personnage finit par devenir une idole. Il faut l'faire ! Un petit rectificatif, peut-être, en passant : la quatrième de couverture affirme que la chanson « L'alouette en colère » marquait le début de la prise de conscience d'une génération ; s'il avait fallu que cette génération attende que Félix affirme ses opinions socio-politiques pour s'exprimer, il y a tout lieu de penser que la Révolution tranquille des années 60 n'aurait eu lieu que dix ans plus tard. Félix a pris le train qui passait, et ce mouvement a profité à la cause que ce train charriait. Le train est toujours en marche...

Beaucoup moins réussie, la biographie de *Diane Dufresne — Cendrillon kamikaze* par le journaliste André Ducharme — était tout de même un livre que nous attendions avec impatience. Il s'agissait en fait d'un double intérêt : d'abord celui de découvrir une nouvelle maison d'édition, Mnemosyne, et sa collection « Portraits d'artistes », dirigée par Henri Barras, qui promet déjà les bios de Louis Lortie, Andrée Lachapelle et Ginette Laurin ; intérêt également pour la carrière et la vie d'une grande artiste assez secrète, Diane Dufresne.

Si le livre séduit par sa facture (magnifique photo en couverture, papier glacé, mise en pages ingénieuse qui réserve une colonne en marge pour une contextualisation mondiale), il déçoit toutefois par son contenu.

L'auteur met les cartes sur table d'entrée de jeu : il est un incondicional de Diane Dufresne... et ça devient vite un irritant pour le lecteur. Bien sûr, le journaliste a le droit d'être un fan de la chanteuse ; plusieurs (dont nous sommes) seront même d'accord avec lui quand il affirme sans ambages que « Diane Dufresne est la plus grande chanteuse francophone au monde ». Là où ça devient gênant, c'est quand il se fait le chevalier servant de la dame et qu'il repousse vaillamment les méchants ennemis (lire les journalistes ou, pour donner le ton, « les imbéciles qui accusent Diane Dufresne d'égoïsme »). On nage en plein manichéisme : les bons et les méchants, ceux qui aiment et ceux qui détestent...

Diane Dufresne se défend fort bien toute seule : à preuve, les confidences qu'elle nous livre, qui sont de loin les passages les plus intéressants et les plus touchants. Pourquoi l'auteur s'acharne-t-il donc à justifier des projets plus ou moins ratés

(*So what?* Si madame Dufresne s'est parfois trompée, c'est qu'elle a toujours innové!) comme le documentaire tourné à Tokyo ou le récent spectacle au Théâtre du Forum?

Cela dit, *Cendrillon kamikaze* se lit néanmoins avec plaisir; la plume alerte et imagée de Ducharme nous accroche dès les premières pages et il est franchement passionnant de refaire le parcours d'une carrière exceptionnelle. Après la lecture de ce bouquin, il faudrait être de bien mauvaise foi pour douter de l'immense talent de Diane Dufresne, de son ascendant sur tout le peuple québécois et de sa générosité envers son public.

On peut maintenant souhaiter que l'ancienne bègue prendra elle-même la parole — comme elle a commencé à le faire d'inégale mais souvent brillante façon dans ses chansons —, poussée par une urgence de dire qui se devine entre les lignes. Le démon de l'écriture semble la travailler; soyons patients...

Du côté des études sérieuses portant sur la chanson et/ou la musique populaire, la palme ira à l'ouvrage qui n'a pas encore fait beaucoup de bruit, mais qui mériterait certainement plus d'attention, ne serait-ce que parce qu'il déborde du cadre de la chanson prise en elle-même, pour la saisir dans l'ensemble des contextes économique, technologique et médiatique qui la conditionnent aujourd'hui: *Le rock. Aspects esthétiques, culturels et sociaux*, un recueil d'articles réunis par Anne-Marie Gourdon (coll. Arts du spectacle, CNRS Éditions, 245 p.).

Les chercheurs universitaires commencent à se pencher de plus en plus sur la culture rock. Les Anglo-Saxons ont été les premiers à s'intéresser au phénomène d'une façon sérieuse mais voilà que ces dernières années la France a publié de plus en plus de recherches de qualité. Le rock est ici étudié avec rigueur par de nombreux chercheurs et le livre est illustré par de superbes photos, ce qui en rend la lecture fort agréable.

En avant-propos, Anne-Marie Gourdon fait une synthèse des questions à se poser à propos du rock. Si la musique est le centre de cette manifestation culturelle, il serait réducteur de s'en tenir uniquement à cela: «Il est nécessaire d'étudier à la fois les transformations des mentalités et l'évolution de l'esthétique rock en rapport avec l'histoire des faits économiques, politiques et sociaux», souligne-t-elle. En ce sens, l'analyse des signes visuels du rock, des enjeux économiques et politiques, de son importance historique, du rôle des médias dans la diffusion de

cette culture sont autant de pistes de réflexion abordées par les analystes.

Concrètement, le livre se divise en quatre grandes parties. La première, constituée de deux textes, refait d'abord l'historique du rock du point de vue politique, économique et social, puis sur le plan musical. La seconde, intitulée *Le rock, spectacle vivant*, propose des articles portant sur le rock dans sa manifestation la plus authentique : le concert. *Le rock dans nos sociétés (rébellion et/ou insertion)* rassemble des réflexions sur cette culture (d'abord contestataire puis industrielle) en relation avec l'économie ou la politique ; particulièrement en France, en Russie et en Angleterre. Finalement, la partie *Le rock et les médias* présente des analyses de différents médias (presse quotidienne, presse spécialisée, radio) quant au traitement accordé au phénomène rock.

La plupart des articles sont bien articulés et les analyses apparaissent pertinentes. Cependant, comme il s'agit d'une publication française, il arrive parfois que les sujets se trouvent éloignés de notre réalité et perdent un peu de leur intérêt. Par exemple, la politique culturelle de la France en ce qui concerne le rock entre 1981 et 1991 ou l'analyse d'articles portant sur le rock dans *Libération* présentent un intérêt limité. Par ailleurs, quelques articles plus généraux valent à eux seuls la lecture de ce livre. Entre autres, l'article d'Anne Betollo et Yann Le Goff intitulé *Historique (aspects politique, économique et social)* se révèle l'un des plus intéressants du recueil parce qu'il synthétise brillamment l'évolution de la culture rock. Il dénote une recherche poussée et met en relation les éléments contextuels qui influencent ou sont influencés par le rock. Présenté de façon chronologique, le texte cerne chacune des époques importantes du rock : le rock'n roll, la révolte des adolescents (1955-1965), du folk au rock (1966-1976), du nihilisme à l'humanisme (1976-1985) puis, enfin, le rock de 1986 à nos jours. Un peu plus de quarante pages, abondamment illustrées, résument l'essentiel de l'évolution du mouvement rock.

Un autre article qui retient l'attention est celui d'Anne-Marie Gourdon intitulé *Le spectaculaire dans les concerts de rock et de variétés : les éclairages*. Son intérêt réside dans le fait que l'auteure s'attarde à la dimension visuelle du spectacle rock, plus spécifiquement aux éclairages, en soulignant son importance grandissante dans les concerts. Cette analyse, reposant sur des faits techniques de spectacles particuliers, vient enrichir la ré-

flexion sur l'esthétique rock, généralement axée sur la musique en tant que telle ou sur l'image de la star.

Un autre article fortement documenté : *Les enjeux économiques du rock* de Catherine Chocron. Évidemment, Chocron ne nous apprend rien quand elle souligne que le rock est devenu une industrie extrêmement importante, mais elle en fait une démonstration on ne peut plus convaincante. Ce qui retient d'abord l'attention, c'est la complexité de l'organisation du marché qu'elle présente de façon précise et rigoureuse. Dans un premier temps, l'auteure refait l'historique du rock afin de voir comment il est devenu un produit culturel et de comprendre la façon dont cette industrie s'est organisée; dans un deuxième temps, elle présente l'organisation actuelle du marché qui exploite ce bien de consommation.

De nombreux articles portent sur des sujets plus pointus, chose inévitable lorsqu'on publie un livre d'analyses sur un sujet de culture. Ce qui est réjouissant, c'est que le rock est considéré sous des aspects d'habitude trop souvent négligés, notamment au niveau esthétique. L'aspect socio-historique y est abordé mais n'occupe pas toute la place comme il arrive souvent dans ce type de publication. Il apparaît cependant qu'aucun texte n'aborde le rock d'un point de vue littéraire. Les textes du rock seraient-ils sciemment négligés par les analystes de textes parce que dénués de tout intérêt ou est-ce qu'ils sont tout simplement ignorés par inadvertance? Quoi qu'il en soit, le collectif dirigé par Anne-Marie Gourdon est un livre à la fois sérieux et divertissant, qui dépasse les récits anecdotiques que l'on retrouve généralement dans les livres portant sur le rock.

Chante toujours, tu m'intéresses! Oui, et encore, parce que les voix sont très variées, parce que les goûts et les intérêts socio-culturels ont l'occasion de se manifester, parce que le paysage musical «populaire» actuel profite de cette mise en perspective que constituent le regard ou le discours historique, autant chez les producteurs eux-mêmes (artistes, agents, promoteurs...), que chez les mélomanes (de tous les âges) ou encore chez les lecteurs passionnés en quête d'anecdotes, de savoirs, de souvenirs, et de tout cela à la fois. N'est-ce pas là que se manifestent les connivences?

Robert Giroux, Constance Havard, Sylvain Lambert

Jean Tétreau

Journal de marche d'un officier romain

Leméac, 1994, 249 p.

Alain écrit en substance, dans l'avant-propos de l'un de ses livres, qu'il ne faut pas s'étonner de voir le visage de Mars reflété parfois au miroir de Vénus. «C'est de Vénus que descendent les Jules, et nous sommes une branche de cette famille...» soutient le jeune César, alors questeur, dans l'éloge funèbre de sa tante Julie. César ne se fait pas faute de rappeler aussi qu'une haute extraction l'apparente aux premiers rois : il n'était pas l'homme à forligner à la valeur de ses ancêtres. Nous moquons cette rage pour les lauriers de la gloire ; ils sont trop verts, et bons pour les goujats ! Telles sont les paroles captieuses par lesquelles le dépit se déguise en dédain ; ce sont, dans tous les sens du mot, nos pauvres défaites. Un grand homme ne l'entend pas de cette oreille, et n'est dupe de rien.

À goupil endormi rien ne chet en la gueule : César déploya une activité infatigable. Cet aristocrate de naissance et de goût, homme morgant et esprit supérieur, chercha longtemps sa voie. En politique, César fut démagogue : la fameuse attrape de la Société juste, déjà... décidément, on ne fait que glaner après les Anciens ! Il écrivit une tragédie, perdue, et un traité de grammaire, perdu aussi ; il était extrêmement soucieux de la pureté du langage. Il récusait certains mots de dérivation douteuse et d'aloï suspect : *igitur*, *ideo*, *abhinc* manquent dans ses écrits. Dante a mis dans son *Enfer* un écrivain coupable d'impiété envers sa langue maternelle. Il faut aspirer, mes frères, au paradis. Gouverner les hommes et régler le discours, voilà un idéal comme on se le propose à Sussex Drive. On fait ce qu'on peut !

On sait aussi que notre *puri sermonis amator* (je parle toujours de César) écrivit un poème, *Iter*, dans les loisirs qu'il dérobaît au sommeil. Nous avons de lui un hommage versifié en l'honneur de Térence – auteur admirable d'élégance et de naturel, que Molière tenait pour un maître – une épigramme de très belle tenue. Et puisque filles de Mémoire sont filles aussi du songe, il nous plaît infiniment que César ait été un peu poète, lui qui vécut comme on ne rêve pas. *J'aurais été soldat si je n'étais pas poète*, écrit Victor Hugo dans un vers célèbre ; César, par sa vie, avait déjà illustré la converse.

César, parangon pour nous des vertus viriles, était un efféminé : il s'épilait les sourcils et fardait son visage. Fi donc ! L'am-bivalence de ses mœurs ne fait pas de doute ; le grand Jules

lui-même en plaisantait. L'Antiquité n'était pas regardante sur ce chapitre ; Plotine, la femme de Trajan, se félicitait que son empereur de mari ne la trompât qu'avec des garçons – les heureux temps ! On voudrait croire en quelque *réincarnation antérieure*. Ici, je me tais : de mauvaises langues vont insinuer que je prêche pour mon saint.

En un songe qu'il eut, César viola sa mère ; dont les devins lui prédirent l'empire de la terre, mère de toutes les races. Ce n'était pas prophétiser trop mal. Je doute que nos modernes « psys » eussent fait mieux, galimatias à part où la sibylle leur rend des points.

Je rappelle ces faits pour mon plaisir – que cela excuse la longueur de l'exorde – encore tout vibrant d'une relecture des *Commentarii de Bello Gallico*, et pour rafraîchir la mémoire de mes amis lecteurs. Relecture que je fis à l'occasion du roman de M. Jean Tétreau, *Journal de marche d'un officier romain*, dont je dis tout de suite que je pense grand bien. Ces livres qui nous forcent à tailler des croupières à la native indolence méritent des éloges. Pour autant, n'allez pas croire qu'il faut se déguiser en barbacole, suant le grec et le latin, pour se plaire au livre de M. Tétreau ; bien au contraire, tout y est disposé avec un grand savoir-faire et le lecteur naïf peut en jouir en ses bons points et aisements ; mais il n'est jamais interdit d'augmenter son plaisir par des lectures préparatoires.

Le *Journal de marche* est un ouvrage de la bonne fabrique, et sort d'habile main. Tout artiste suppose d'abord un bon ouvrier, ou nous avons affaire à un de ces faiseurs dont la race pullule. Le public s'en rendrait compte, peut-être, si beaucoup de critiques – ou assimilés – ne se contentaient pas de faire dans les journaux la paraphrase en charabia du baratin des « prières d'insérer ». J'accuse la seule paresse, évidemment ; je suis à mille lieues de croire que ces gens-là se laissent suborner, comme l'idée me répugne d'expliquer ce qui pourrait passer pour de la complaisance par des raisons basses. Accordez-moi qu'il est étrange que des gens intelligents et cultivés écrivent tant de sottises – quand ils daignent écrire. Il est d'un petit esprit d'accuser en tout la médiocrité des autres ; et je comprends que les quelques bons critiques que nous avons sont débordés : il n'y a pas de presse dans les parages de l'excellence. Je m'étonne que le dernier livre de M. Jean Tétreau n'ait pas reçu un plus large accueil. Voilà un auteur qui jouit d'une réputation enviable et largement méritée, qui nous donne un très bon roman publié chez un éditeur de renom, et qui ne récolte que le silence – car encore un débutant

de s'énaser contre un mur d'indifférence, mais au auteur chevronné ! Je ne comprends pas ; ou j'ai peur de trop comprendre. Tout se résume-t-il à la piaffe publicitaire ? Le livre est une marchandise, je veux bien. Mais les éditeurs vont-ils, nouveaux Pavlovs, se livrer à la surenchère des sonneries de la réclame pour faire saliver à commande ce chien de chaland, ce cochon de payant ? Prenons garde que la mauvaise monnaie chasse la bonne. Nos compatriotes lisent déjà très peu ; ils ne donneront pas indéfiniment dans la gabatine des fagoteurs surfaits. Ces talismans d'allure algébrique où les habiles enferment la formule de la réussite se résument à ceci : une esbroufe à outrance. On me trouvera niais si l'on veut – je n'ai cure de l'opinion des marchands d'orviétan – mais je juge tout cela indigne.

M. Tétreau a publié un quinzaine de livres ; plusieurs de ceux-ci font la nique aux rogatons de nos petites vedettes. Je songe entre autres à ses *Treize histoires en noir et blanc*, et à son roman *Les nomades*. On ne se trouvera pas mal d'y aller voir. Enfin, *habent sua fata libelli* : il faut garder l'espoir tout en n'espérant rien. (Voilà une réflexion pour almanach à laquelle applaudiront les personnes distinguées. Un homme de guerre ne se rend jamais, pas même à l'évidence ; il ne sera pas dit qu'un homme de lettres aura reculé devant une pensée d'album.) Nous sommes entrés, paraît-il, dans l'ère des Poissons : ça nous va bien. On lit dans l'Évangile que le poisson commence à pourrir par la tête, et je trouve que nos *élites* n'ont pas l'œil très frais – et les *personnes distinguées* de se renfrogner un peu.

Je vous défends bien de m'appeler critique littéraire, après ce que je viens d'écrire, et

J'ose dire pourtant que je n'ai mérité

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Même un simple recenseur (ajoutons recenseur *disert*) a le devoir d'exposer ce qu'il attend des livres. D'un critique véritable, on serait en droit d'exiger qu'il nous révèle son Système des Belles-Lettres : ce serait la première étape pour l'obtention du brevet professionnel. En français, sa compo, pas en jargon sémiotoc ou structure-à-cuistre ; en bon français, pour que les *idiots lettrés*, comme moi, y comprennent quelque chose.

M. Jean Tétreau, dans son *Journal de marche*, s'en tient au mot juste et lui donne toute sa force – l'impropriété des termes étant, comme on sait, le stigmate d'infamie des mauvais ouvrages. *Scribendi recte sapere est et principium et fons*⁽¹⁾. Nulle part on ne trouvera ici ces fagotages approximatifs chers aux jeunes loups de notre littérature ; les benêts seront déçus : jocrisses s'abstenir.

La documentation de M. Tétréau est très exacte, autant que j'en peux juger – *librorum habeo festivam copiam* – mais jamais importune. Flaubert avoue à un correspondant: « [...] savez-vous combien maintenant je me suis ingurgité de volumes sur Carthage. Environ 100⁽²⁾. » L'appareil expositif du *Journal de marche* est plus léger que celui de *Salammbô* – on le souhaite en tout cas pour l'auteur. Certains détails, de datation par exemple, sont renvoyés en notes, ce qui satisfait le lecteur tatillon sans entraver la bonne marche du récit. Le roman est à la première personne; c'est Labienus, personnage historique, qui tient... le graphium. Ce lieutenant de César, imprégné de stoïcisme, rédige un journal où l'on retrouve parfois le ton de Marc Aurèle. M. Tétréau est frotté de lettres latines; et tel sarcasme sur la Gaule « pacifiée » n'est pas sans rappeler une sentence célèbre de l'*Agricola* de Tacite: *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant*. Cette méthode a fait florès à toutes les époques, sous tous les cieux, car en effet les cadavres ne revendiquent guère. Quand les Romains ont tout massacré, ils disent qu'ils font régner la paix. Ailleurs est cité, sans attribution précise, le mot fameux de Cicéron à propos de César « le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris ». On sait désormais (je crois) que le grand homme était, comme l'on disait mutinement au temps de Madame de Sévigné, « au poil et à la plume ». Il est mentionné que la famille de Labienus a connu Cicéron « l'année de son consulat », et donc en -63. On trouve une multitude de « petits faits vrais » – nous dirons de *realia* – du monde romain, qui contribuent à cet air d'authenticité que l'on respire dans le *Journal de marche*. Labienus fait allusion à la réforme de Marius, qui fit de la cohorte l'unité tactique de la légion; cela est historique, et nul Mommsen n'y contredira. Labienus reçoit des lettres de sa femme Aurelia: la tendresse se bride alors de cette dignité sans raideur qui est l'ornement d'une vraie noblesse, et la plus durable peut-être des leçons que Rome propose encore au monde. Courez aux lettres que Cicéron envoyait à ses familiers (*Ad diversos*), particulièrement aux billets à Atticus: les meilleurs sont des chefs-d'œuvre de retenue dans l'abandon, de vivacité d'esprit, d'invention inépuisable. « Le plus grand littérateur de tous les temps », disait Voltaire à propos de Cicéron. Voilà un remède contre les dégoûts de la vie; j'en donnerai une traduction gèneuine et enlevée, un jour, si les dieux ne me sont pas contraires: ceux de l'édition perchent sur un étrange Olympe. (Voltaire ne pouvait pas connaître l'*École formaliste* de Marghiâl: cela relativise beaucoup son jugement.)

Et ceci encore, que M. Tétréau a parfaitement compris : un écrivain digne de ce nom doit écrire en pleine lumière, lucidement. L'ombre et son mystère seront donnés par surcroît. Lisez, aux pages 155 et suivantes la narration consacrée au dressage des éléphants par les Numides. Ce n'est pas un « morceau de bravoure ». Le morceau de bravoure est l'expédient des auteurs dans son courage ; c'est un parfait passage, bien coordonné avec le reste du récit, et sans rien d'artificiel. Le coup de gueule est la prérogative des roquets qui n'ont rien à dire, et qui ne font que du bruit. Saluons-les contumélieusement.

Est-ce utile de répéter que j'ai beaucoup aimé le *Journal de marche* ? Oui ! Lisez-le ! Moi je vais le relire cet été, peinarde, *sub tegmine fagi*, juste après avoir repotassé *Vita Romana* de Paoli⁽³⁾ et en jouir encore davantage. Cela dit, si vous voulez mourir idiots, ça vous regarde.

Marc Vaillancourt

Notes

(1) Horace, *Ars Poetica*, v. CCCIX.

(2) Gustave Flaubert, *Correspondance*, IV^e série. Cité par Félicien Marceau, in *Le roman en liberté*, chapitre 23, « La documentation », p. 77. Gallimard, Paris, 1978, 180 p.

(3) Ugo Enrico Paoli, *Vita Romana*, traduit de l'italien par Jacques Rebertat. Desclée de Brouwer, Paris, 1960, 496 p.

Serge Kokis

Le pavillon des miroirs

Coll. Romanichels, XYZ, 1994, 367 p.

Brésilien d'origine, peintre et psychologue, Sergio Kokis nous propose avec *Le pavillon des miroirs* une « remémoration », c'est-à-dire un récit autobiographique. Oscillant d'un chapitre à l'autre entre la voix de l'homme qu'il est devenu et celle de l'enfant qu'il a été, Kokis nous invite à découvrir le contexte sordide dans lequel il a grandi. La promiscuité, la laideur fardée, la saleté, la misère, il s'y complaît, prenant apparemment plaisir à susciter le dégoût et la répulsion. Quand nous croyons être rendus ailleurs, il nous replonge dans le scabreux, comme si les premières descriptions n'avaient pas suffi. Cadavres pourrissants, rats, bébés éventrés, bordels suintants, tel est le décor qu'il ne cesse de planter et qui finit par devenir banal à force d'insistance.

Par contre, lorsque Kokis parle de dessin, de sculpture, de peinture, il arrive à susciter l'intérêt. Toutefois, le plus souvent,

c'est l'enfant qui raconte et la longueur des chapitres consacrés à cette jeunesse trouble explique peut-être le fait que cette voix s'effiloche et que l'auteur semble incapable de maintenir un ton juste qui rendrait la narration crédible. Dans l'ensemble, les miroirs de Kokis ne reflètent rien de bien original. Leur rectiligne platitude conforte plutôt le lecteur conformiste dans ses certitudes.

Pourtant, s'il faut en croire la quatrième de couverture, nous sommes en droit de nous attendre à «une œuvre magistrale, unique dans nos annales littéraires, une fresque absolument splendide, etc.». Après tout, *Le pavillon des miroirs* a remporté le prix Molson de l'Académie des lettres du Québec ainsi que le Grand Prix du livre de Montréal. Évidemment, quand on a lu *À tout prix* de Robert Yergeau (Triptyque, 1994), on ne se fait plus d'illusions sur la valeur des livres primés. Une fois de plus, monsieur André Vanasse sera parvenu à faire passer un manuscrit mal fichu pour un livre achevé. Rendons hommage à son grand talent de publiciste. Au fond, lorsque le moindre emballage fait retentir les trompettes de la publicité, pourquoi perdre du temps à parfaire le contenu ? D'autant plus que la critique, à commencer par le subtil Réginald Martel, a repris en chœur les louanges suggérées par l'éditeur. À la lumière des événements, on peut se demander si quelqu'un a examiné avec un minimum de sérieux ce miroir aux alouettes, cette fresque d'un ennui tout exotique.

En effet, il existe un abîme entre le discours publicitaire et l'objet qu'on nous donne à lire. Sergio Kokis n'est pas Gabriel Garcia Marquez, contrairement à ce qu'on voudrait bien nous faire croire. Je n'insisterai pas trop sur sa ponctuation déficiente. Il y a des problèmes plus sérieux ici. Ses descriptions sont lourdes, pleines d'énumérations inutiles. Ses phrases laborieuses se ressemblent toutes comme si ce romancier ne possédait aucun sens du rythme, chose étonnante pour un Sud-Américain. Son style est celui d'un bon rédacteur, sans plus. Un exemple ?

Seuls mes tableaux sont restés fidèles aux images originales, sans velléités formelles ni désir de s'adapter au monde morne de l'hémisphère Nord. En m'accrochant à eux comme à une langue maternelle, je peux me promener dehors, visiter la vie et me dire que j'appartiens à quelque part. (p. 280)

Si ce passage vous émeut, vous m'en voyez ravi. Cependant, cette succession de deux structures syntaxiques se rencontre sans arrêt au fil des 367 pages du récit. Ainsi, le débit trop répétitif finit par assommer le récepteur le mieux disposé. En fait, ce livre contient au moins cent pages de trop. Il faut beaucoup de bonne volonté pour se rendre jusqu'à la fin. Si on enlevait le superflu,

cela ne donnerait pas pour autant «une œuvre magistrale». Tout au plus un récit potable. Ce serait déjà une grande amélioration pour la collection «Romanichels», collection où l'on fabrique en série les légendes vivantes de la littérature québécoise, mais où l'on néglige plus souvent qu'autrement l'essentiel : l'écriture.

Daniel-Louis Beaudoin